sommaire. Il faut que la première partie de ce sommaire, défigurée par le temps, s'éclaire et reprenne forme par sa confrontation avec le début du traité nouveau et que la transposition survenue entre les parties de l'ouvrage soit dans l'antiquité, soit au moyen âge, s'explique du même coup. La deuxième partie (définitions, distinctions) considérée à sa place nouvelle ne soulèvera pas d'objections, à condition que le début (II, 1, 1-2, 3), tout bref qu'il est, puisse être regardé comme une partie distincte, importante et prévue par le sommaire. La troisième (I, 3, 2 sqq.) sera également à sa place, si, étant donné l'effet à produire et la date, elle est précisément la parénèse et le plaidoyer attendus; si, d'autre part, elle répond au troisième point du sommaire.

F. PRÉCHAC.

(A suivre.)

III

L'ESPRIT PRÉCIEUX DANS LA SOCIÉTÉ POLIE DES GAULES AU Vᵉ SIÈCLE

PAR A. LOYEN
Professeur au lycée d'Orléans

Il peut paraître surprenant qu'une « société précieuse » ait eu le loisir de se développer en Gaule à une époque où l'Empire romain croulait sous la poussée des Barbares. Certes, il serait vain de chercher alors un « salon » ou même un centre littéraire où le continuel commerce d'esprits raffinés eût vite abouti à l'affectation des manières et du langage; mais il suffit de parcourir les œuvres de Sidoine Apollinaire, le représentant le plus élégant de la littérature gallo-romaine du vᵉ siècle, pour voir vivre, presque à chaque page, tout un monde de « beaux esprits », disséminés d'ailleurs dans toute la Gaule méridionale, à Clermont, à Lyon, à Narbonne, à Arles, à Bordeaux, rapprochés parfois au hasard des circonstances, mais toujours unis par leur commun amour des lettres et par un « joli commerce de prose et de vers »[1].

*
* *

Sidoine est le plus apprécié de ces « gens de lettres ». Il ap-

1. Voir, par exemple, *Carmen* XXIII, v. 25.

partient à la plus haute aristocratie gauloise. Son aïeul, son père ont été préfets du prétoire des Gaules ; son beau-père, Avitus, tout-puissant en Auvergne, s'est même élevé au faîte des honneurs : il a été (six mois !) empereur d'Occident (455). Quant à Sidoine, comte de l'empereur Majorien, il deviendra préfet de Rome en 468 ; il possède d'immenses domaines et une splendide villa sur les bords du lac d'Aydat[1], à quelques milles de Clermont. Mais, pour lui, la grande affaire est la littérature ; il a composé des panégyriques d'empereurs, des épithalames, des « epigrammata » qui circulent dans un cercle d'admirateurs. Sans cesse ses amis lui réclament des lettres, des vers et l'arrivée d'un quatrain du « cher Sollius »[2] est un événement. Et quel débordement d'allégresse quand Sidoine veut bien se mettre en route ! On se dispute sa présence ; d'amicaux guets-apens lui sont tendus : au détour de la route, il est soudain assailli, au milieu des rires, et on le garde, joyeux prisonnier, toute une semaine[3]. Les *Epistolae* de Sidoine nous renseignent assez bien sur les amis, amateurs de beau style et de beau langage, qui l'accueillaient avec un tel empressement. La plupart, naturellement, appartiennent aux plus nobles familles : Consentius de Narbonne[4], riche et puissant propriétaire de l'ager Octavianus (*o dulcis domus, o pii Penates!*), a été *tribunus in consistorio sacro* sous Valentinien III ; l'empereur Avitus en a fait un comte du Palais ; il ajoute à son activité politique la gloire littéraire : ses vers, fleuris et parfumés (*carmina musicos flores thymumque redolentia*)[5], volent sur les lèvres des hommes, à Béziers et à Narbonne. — Pontius Léontius, le premier des Aquitains[6], sénateur de Bordeaux, dont le « burgus »[7] est solidement établi au confluent de la Dordogne et de la Garonne, a l'hospitalité fastueuse : le malheur des temps ne l'empêche pas de charger sa table des langoustes de Bayonne, des poissons de l'Adour et des doux vins du Médoc. — Tonance Ferréol, petit-fils du consul Syagrius[8], fut lui-même préfet du prétoire des Gaules, patrice et poète renommé ; sa villa de Prusianum, près de Nîmes, abrite une

1. Voir Crégut, *Avitacum*, 1890. — *Nouveaux éclaircissements sur Avitacum*, 1902.
2. Le nom complet de Sidoine est : Gaius Sollius Apollinaris Sidonius.
3. *Epistolae*, II, 9, 2.
4. *Carm.*, XXIII.
5. *Ep.*, VIII, 4, 2.
6. *Ep.*, VIII, 12, 5.
7. *Carm.*, XXII.
8. *Ep.*, I, 7, 4.

riche bibliothèque, digne de l'Athénée (*Videre te crederes... Athenaei cuneos*)[1]. — Magnus Félix, fils du consul Magnus[2] et lui-même préfet du prétoire et patrice, compose des poèmes imités de Stace[3]. Mais tous les amis de Sidoine ne sont pas de grands seigneurs terriens; il en est de moins illustre naissance qu'une fortune rapide a brusquement élevés ou que les lettres ont rapprochés de lui : Pétrus est à la fois secrétaire particulier de l'empereur Majorien[4] et poète distingué. Le Narbonnais Léon est, à la cour de Toulouse, le premier ministre du « roi couvert de peaux », le Wisigoth Euric[5]; mais il n'en reste pas moins inimitable dans la satire et dans l'épopée[6]. Lampride[7] est rhéteur de l'école de Bordeaux, une des plus célèbres d'alors; son talent est prodigieux, sa compétence universelle. Pétronius d'Arles[8] est le plus grand jurisconsulte du temps; Sévérianus[9] est rhéteur et poète; Domnulus[10], ancien questeur en Afrique, est un écrivain renommé[11].

Toute cette société cultivée est avide des plaisirs de l'esprit. Mais elle ne conçoit pas la production littéraire comme le résultat de la méditation ni le génie comme « une longue patience ». Pour elle, la littérature, en particulier la poésie, est un jeu (*iocus*)[12]. Les plus petits incidents de la vie deviennent prétexte à versifier; les poèmes qu'on écrit sont tous des *poèmes de circonstance*, composés à l'occasion d'un mariage, d'une visite, de l'envoi d'un cadeau. Veut-on combler un ami : on lui fait porter du lac d'Aydat deux brochets et un quatrain[13] qui chante la Nuit, complice du pêcheur, et la douceur de l'amitié. A-t-on une grâce à sol-

1. *Ep.*, II, 9, 4.
2. *Ep.*, I, 11, 10.
3. *Carm.*, IX, 226.
4. *Ep.*, IX, 13, 4.
5. *Ep.*, IX, 22, 3 (voir aussi Ennodius, *Vie d'Épiphane*, 85).
6. *Carm.*, XXIII, 450.
7. *Ep.*, VIII, 9.
8. *Ep.*, II, 5.
9. *Ep.*, IX, 15.
10. *Ep.*, IX, 15, 1, v. 38.
11. Je ne mentionne ici ni Claudien Mamert, l'auteur du *De statu animae*, frère et coadjuteur de saint Mamert, évêque de Vienne, ni Faustus, évêque de Riez, en Provence, zélé propagateur de l'hérésie du semi-pélagianisme, bien qu'ils aient échangé avec Sidoine de nombreuses lettres; leur qualité de clerc les a empêchés de subir l'influence du « cercle précieux ».
12. *Ep.*, IX, 16, 3, v. 33.
13. *Carm.*, XXI.

liciter de l'empereur[1], une invitation à formuler[2], on le fait en distiques maniérés. Le fronton de la salle de bains n'est pas jugé indigne de recevoir un « tetrastichum »[3]. La reine barbare Ragnahilde, femme du roi des Wisigoths, le redoutable Euric, peut, en vidant sa coupe, sourire aux compliments en vers de Sidoine qui sont gravés dans le métal[4]. Un ami tarde-t-il à se rendre à une invitation? on le menace plaisamment d'une venimeuse épigramme[5]. Accourt-on soi-même au rendez-vous? on se fait précéder d'une pièce de vers toute pleine d'éloges que Thalie en personne est censée apporter au maître de maison[6]. Avec une charmante frivolité qui n'appartient pas seulement au Ve siècle, on se donne les noms les plus flatteurs. Chez Lampride, Sidoine n'est plus Sidoine, mais Phœbus (*Hic me quondam* [*ut inter amicos ioca*] *Phœbum vocabat*)[7]. Le poète-dieu, ne voulant pas être en reste, ne désigne plus Lampride que par le nom du « vates Odrysius » (entendez Orphée). Dans cette société polie et raffinée, on manie en effet l'hyperbole avec une extravagante inconscience. Lampride a l'éloquence tonnante de Cicéron, l'élégance de Virgile[8]. Les vers grecs et latins de Consentius de Narbonne sont dignes de Pindare et d'Horace[9]. Le poète Proculus égale Homère et Virgile[10]. Léon ne se contente pas d'être *rex Castalii chori*[11], il a une telle connaissance du droit qu'Appius Claudius lui-même n'aurait pas osé en sa présence commenter la Loi des Douze Tables[12], et si, par surcroît, il se mêlait d'écrire l'histoire, c'est alors que Tacite resterait muet[13].

On ne s'étonnera pas que, dans cette société frivole, souvent même puérile, la qualité la plus appréciée de l'homme de lettres soit la facilité. Tous les « précieux » jusqu'à Oronte se sont piqués de produire sans effort, ont applaudi à l'improvisation et à

1. *Carm.*, XIII.
2. *Carm.*, XX.
3. *Carm.*, XIX.
4. *Ep.*, IV, 8, 5.
5. *Ep.*, VIII, 12, 4.
6. *Ep.*, VIII, 11, 3.
7. *Ep.*, VIII, 11, 3.
8. *Ep.*, VIII, 11, 3, v. 2
9. *Ep.*, IX, 15, v. 26.
10. *Ep.*, IX, 15, v. 45.
11. *Ep.*, IX, 13, 2, v. 20
12. *Carm.*, XXIII, 447.
13. *Ep.*, IV, 22, 2.

l'impromptu. Sidoine ne saurait éviter ce ridicule. Avec quel contentement de soi-même il insinue à son correspondant que deux veilles de nuit (cinq heures) lui ont suffi pour composer le grand discours qu'il prononça à Bourges devant le « peuple » assemblé pour l'élection de l'évêque[1]. Les vers qu'il envoie pour Ragnahilde, il les a écrits sur la route, en voyage, sous un soleil de plomb[2]. Avec quelle satisfaction, quel luxe de détails il rappelle les circonstances où il a fait applaudir ses étonnantes improvisations : l'empereur Majorien avait invité à sa table, à Arles, toute la fine fleur des poètes gaulois[3]. Les plats se faisaient attendre. C'est alors que le *rex convivii*, pour faire prendre patience à ses hôtes, organise une joute littéraire. On apporte le nouveau livre de Pétrus, le secrétaire de Majorien : il s'agit de faire l'éloge du volume que, sans doute, personne ne connaît (*librum subito prolatum*). Lampride, le rhéteur bordelais, Sévérianus, le poète romain, le rhéteur Domnulus, Sidoine prennent part au concours. Quelques instants (*subito effusi*) suffisent à Sidoine pour composer plus de cent vingt octosyllabes, admirables d'inanité, et, au milieu des applaudissements, il est proclamé vainqueur. — Un autre jour, la magnificence de Majorien avait réuni à un grand festin les principaux personnages politiques de la Gaule[4]. L'empereur présidait avec bonhomie, donnant lui-même le signal des bons mots. Tout à coup l'atmosphère s'embruma : Péonius, un arriviste peu sympathique, accusait nettement Sidoine d'être l'auteur d'une satire répandue depuis peu dans Arles et qui le mordait cruellement. Sidoine aussitôt proteste de son innocence, réclame des preuves et, si on ne lui en donne pas, sollicite de Majorien la permission d'écrire contre l'accusateur tout ce qu'il voudra : ce sera sa vengeance. Majorien alors : « Accordé, si tu me le demandes en vers impromptus (*e vestigio versibus*). » Sidoine prend le temps de se retourner comme pour appeler un serviteur et, au milieu de frénétiques acclamations (*fragor par Camillano*), improvise le distique suivant :

Scribere me satiram qui culpat, maxime princeps,
hanc rogo decernas aut probet aut timeat[5].

1. *Ep.*, VII, 9, 4.
2. *Ep.*, IV, 8, 1.
3. *Ep.*, IX, 13, 4.
4. *Ep.*, I, 11, 10.
5. On pourra trouver un autre exemple, plus connu, d'impromptu : « sur la serviette de Filimatius ». *Ep.*, V, 17, 10.

Cette facilité tant prisée, on ne perd aucune occasion de la développer. A un jeune homme qui lui demande une direction intellectuelle, Sidoine conseille d'étudier les *Quaestiones conviviales* d'Apulée[1]. L'ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous et nous ne le connaissons que par ce qu'en dit Sidoine lui-même et par une allusion de Macrobe[2]. Mais ces quelques lignes suffisent à nous renseigner sur ces « questions de table ». C'était vraisemblablement un recueil d'énigmes, de « colles » de tout genre dont sans doute Apulée donnait la solution et que l'on proposait à ses amis au milieu du festin. Le repas s'en trouvait égayé et l'esprit des chercheurs stimulé. Ce qui est curieux, c'est qu'une pareille étude soit considérée au Ve siècle comme un moyen de culture (*quo reddaris instructior*). Que dirait-on aujourd'hui d'un cours de « mots croisés » ?

C'est qu'il s'agit, avant tout, de briller. Mais la pensée n'ayant plus guère d'importance, on tirera ses effets des recherches du style; les précieux, de tous temps, ont eu le culte de la forme. Tous les éloges que prodigue Sidoine à ses amis visent la composition ou le style[3]; jamais, même quand il s'agit d'œuvres philosophiques, comme le *De statu animae* de Claudien Mamert, la pensée de l'auteur n'est jugée[4]. On sait où mène une telle conception : la difficulté technique ne cesse d'augmenter; la poésie, en particulier, devient un tour de force, et ce sont les meilleurs acrobates qui sont sacrés bons poètes. On oublie que l'hexamètre dactylique a suffi à la gloire de Virgile. Les mètres favoris de Sidoine sont l'élégiaque, vers de six pieds à double césure, l'hendécasyllabe, le saphique, le triple trochée[5]. Lampride est pour tous un objet d'admiration, parce qu'il a maintes fois prouvé sa virtuosité dans les vers à écho et l'anadiplosis[6]. L'ambition du jeune étudiant Burgundio était d'écrire en vers rétrogrades : il demande à Sidoine comment il faut s'y prendre. Avec quelle complaisance celui-ci le renseignera[7]! Et il n'aura garde d'oublier un exemple de

1. *Ep.*, IX, 13, 3.

2. Voir P. Vallette, *Apulée (Apologie, Florides)*, « les Belles-Lettres », 1924. Introduction, p. XVIII.

3. Par exemple, *Ep.*, VIII, 9, 1; IV, 3, 3.

4. *Ep.*, IV, 3.

5. *Ep.*, IX, 16, 3, v. 34 sqq. — On trouvera encore la preuve d'une érudition étonnante des différents mètres : *Ep.*, IV, 3, 8; IX, 13, 2, v. 3 sqq.

6. *Ep.*, VIII, 11, 5. Cf. les vers à écho de l'*Astrée*, II, 1.

7. *Ep.*, IX, 14.

son cru avec le rappel de toutes les circonstances : au cours d'une joyeuse promenade, il arriva bientôt à un endroit de la voie publique que de récentes tempêtes avaient coupé : un ruisseau coulait, barrant la route. Il n'en faut pas plus pour inspirer le voyageur :

Praecipiti modo quod decurrit tramite flumen
tempore consumptum iam cito deficiet.
Deficiet cito iam consumptum tempore flumen
tramite decurrit quod modo praecipiti.

Admirable tour de force!

C'est le règne du compliqué, de l'ampoulé, de l'imprévu. Une rapide étude de la composition et du style de Sidoine confirmera cette impression, en nous renseignant peut-être[1] sur le langage dont usaient entre eux les précieux du v^e^ siècle.

*
* *

Carmen XIII, Sidoine sollicite de l'empereur Majorien une exemption d'impôts de « trois têtes » (*trium capitum remedium*)[2]. Or, les premiers vers de l' « epigramma » chantent en distiques les exploits d'Hercule. On relit avec angoisse le titre : il s'agit bien de Majorien, d'une demande de remise d'impôts. Pourtant voici venir (vers 11) la liste des douze travaux :

taurus, cerva, Gigas, hospes, luctator, Amazon,
Cres, canis, Hesperides sint monimenta viri,
nulla tamen fuso prior est Geryone pugna,
uni *tergeminum* cui tulit ille *caput*.

Dès lors, la transition est trouvée : de même que l'Amphitryonide abattit d'un seul coup les *trois têtes* de Géryon, de même

1. La question est très controversée; peut-être le latin parlé était-il sensiblement différent du latin écrit que nous connaissons, dès le III^e^ siècle; cette importante question a été traitée en particulier par M. F. Lot, *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin ?* (*Bulletin du Cange*, fasc. 1, 1931).

2. Le *caput* ou *iugum* était, sous le Bas-Empire, l'unité imposable frappée par l'impôt foncier représentant une certaine étendue de terre, variable selon les plantations et la qualité du terrain. Cette étendue était d'environ 25 hectares ou 100 iugera (F. Lot, *Rev. hist. de droit*, 1925, p. 26). Mais le *caput*, fondé à l'origine sur des mesures réelles, est vite devenu une unité conventionnelle, une cote fiscale, représentant un certain nombre de « sous d'or » : vingt-cinq jusqu'à Julien, sept après lui. Le sou d'or en Gaule valait douze francs environ (voir aussi F. Lot, *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l'époque franque*).

Majorien, autre Hercule, supprimera, dans sa toute bonté, les « tria capita » de Sidoine.

Une autre pièce (*Carmen* XI) a reçu pour titre : *Epithalamium Ruricio et Iberiae dictum.* Aussi le lecteur est-il surpris qu'il s'agisse d'abord non de Ruricius et d'Ibérie, mais des amours de Triton et de Galatée. Les détails les plus indiscrets nous sont donnés sur le couple marin. Cependant la fête, quoique riche, semble morne. C'est qu'il y manque l'Amour. Où est donc l'Enfant volage? Mais il est en Gaule, chez Ruricius, chez Ibérie!... Le badinage a duré cinquante vers.

Il serait aisé de multiplier les exemples de cette composition alambiquée, qui parfois, d'ailleurs, ne manque pas d'un certain « humour ». L'écrivain veut avant tout piquer la curiosité en faisant attendre ce qu'il a promis; il serait vraiment trop simple d'entrer d'emblée dans le sujet. Mais de ce procédé le lecteur moderne sent trop l'artifice; trop souvent il n'en tire qu'une impression de pédantisme ou de bavardage.

L'étude du style nous révélera le même besoin de recherche, la même horreur de la simplicité.

La phrase de Sidoine est toute résonnante du cliquetis des mots; il n'est pas une seule lettre, un seul poème dans son œuvre qui ne se termine au moins par un jeu de sons. Veut-il stigmatiser le traître Séronat qui s'est rallié à la cause d'Euric, le roi wisigoth, il le fera en ces termes : « Exultans Gothis, insultansque Romanis, illudens praefectis, colludensque numerariis : leges Theodosianas calcans, Theodoricianasque proponens »[1]. La première œuvre d'un tout jeune homme fait-elle quelque bruit? aussitôt « admirabantur benevoli, mirabantur superbi, morabantur periti »[2]. C'est encore en jouant sur les mots qu'un candidat à l'épiscopat promet à ses partisans les biens du clergé : « promiserat ecclesiastica plausoribus suis praedae praedia fore »[3], et que le poète prie son lecteur de jeter au feu ses vers quand il les aura lus :

Haec, rogo, ne dubites lecta dicare rogo[4].

1. *Ep.*, II, 1, 3.
2. *Ep.*, IX, 14, 3.
3 *Ep.* IV, 25, 2.
4 *Carm.*, VIII, 16.

Parfois, d'ailleurs, le jeu de mots est d'assez bonne qualité : Ravenne, à peu près bâtie dans l'eau, peut plus facilement posséder un *territoire* que de la *terre :* « Quae facilius territorium potuit habere quam terram »[1]. Un jeune noble, au lieu de se consacrer à la carrière des honneurs, reste-t-il paresseusement caché dans ses domaines? Sidoine lui adresse cette menace fiscale : « Tu... quem debeat... non tam *honorare censor* quam *census onerare*[2]. » A un ami qui lui demande des vers, le poète avoue que le contact des Burgondes fédérés a glacé l'inspiration, et Thalie, dit-il, ne sait plus composer des vers de six pieds depuis qu'elle voit des patrons (les Burgondes) qui en ont sept :

> Spernit senipedem stilum Thalia,
> ex quo septipedes videt patronos[3].

Mais le plus souvent le désir de faire jouer les mots amène l'écrivain à les détourner de leur sens, au risque de l'entraîner à ces obscurités dont déjà Ruricius, un jeune ami de Sidoine, se plaignait[4] : veut-on décrire un champ de bataille tout couvert de cadavres qu'on n'a pas eu le temps d'ensevelir? On préférera forcer le sens du mot *sepultus* plutôt que de se refuser le plaisir d'un jeu de mots : « Quantum doluisti campos *sepultos* ossibus *insepultis*[5]. » L'adjectif *perfectus* n'est employé substantivement (*Ep.* VII, 12, 4) que pour permettre un rapprochement avec les *préfets* de Valentinien : « Si inter perfectos Christi quam si inter praefectos Valentiniani constituerere. » Le vendeur est assez obscurément qualifié de *desperatus* (*Ep.* VII, 5, 2), uniquement, semble-t-il, parce que l'acheteur est tout disposé (*paratus*) à faire la dépense : « Si quam paratus invenitur emptor, venditor tam desperatus inveniretur. »

On pourrait à l'infini allonger la liste de ces recherches. Il en est d'autres qui s'apparentent plus encore à l'esprit précieux : l'usage constant de la périphrase, l'emploi de l'image suivie.

Déjà l'imitation d'un fâcheux alexandrinisme avait inspiré à Virgile des périphrases obscures et alambiquées. Sidoine n'aura garde de négliger cette occasion de faire admirer sa vaste érudi-

1. *Ep.*, I, 8, 3.
2. *Ep.*, VIII, 8, 3. Lütjohann, au lieu de *census*, lit *censitor*.
3. *Carm.*, XII, 10.
4. *Ruricius : Ep.*, II, 26, 3 (*prae obscuritate dictorum*).
5. *Ep.*, III, 2, 1.

tion : le lion de Némée devient le « monstre de Cléones »[1] [toute petite ville de l'Argolide]. « La jeune habitante des flots qui hante les grottes de Pagase », c'est tout simplement une Néréide[2]. Mercure, c'est l'Arcadien de Tégée (Tegeaticus Arcas)[3]. « Les champs Pandioniens de la chaste Tritonide »[4] ne sont autres que l'Attique, puisque Pandion est un des premiers rois d'Athènes et que Minerve naquit près du fleuve africain Triton.

Mais où Sidoine paraît inimitable, c'est dans l'art des images suivies. Dès la lettre-préface, il se livre à un de ces jeux précieux qui feront plus tard la gloire de Trissotin et l'étonnement ravi des Femmes savantes : « Ayant réussi dans sa traversée de la vie à éviter les écueils, il se félicite de pouvoir jeter l'ancre d'une renommée suffisante dans le port de l'opinion publique[5]. » — La lettre 13 du livre III nous met en garde contre les noirs procédés du parasite délateur, et, en effet, « les maisons que ce triste personnage ne peut pas attaquer à l'aide des machines de guerre d'une haine ouverte, il en triomphe grâce au travail de sape d'une trahison sournoise »[6]. — Pétronius, l'illustre jurisconsulte d'Arles, a-t-il promis à Sidoine d'assister un de ses amis dans un procès compliqué, le plaideur n'aura plus à craindre « que le *cours* de sa cause, s'il *coule* de la *source* d'une pareille compétence, soit amoindri par une *dérivation* qu'imaginerait l'adversaire »[7]. — Devenu évêque et accablé sous le poids de son indignité, regrettant ses fautes passées, Sidoine espère (et avec quel affligeant mauvais goût!) que son collègue Basilius pourra « nettoyer les impuretés de sa conscience grâce au râteau mystique des prières »[8]. Et, comme s'il ne suffisait pas de cette offense au bon goût, l'évêque d'Orange, Eutropius, se voit prié « de repaître par ses discours salutaires l'avide appétit de l'ignorance de Sidoine; il sait si bien engraisser la maigreur des esprits ignorants du saindoux spirituel

1. *Carm.*, XIII, 4.
2. *Carm.*, X, 1.
3. *Carm.*, VII, 20.
4. *Carm.*, VII, 198.
5. *Ep.*, I, 1, 4 : « Mihi iam pridem in portu indicii publici post lividorum latratuum Scyllas enavigatas sufficientis gloriae ancora sedet. »
6. *Ep.*, III, 13, 10 : « Quas domorum nequiverit machinis apertae simultatis impetere, cuniculis clandestinae proditionis impugnat. »
7. *Ep.*, II, 5, 2 : « Non enim verebimur, quod causae istius cursus, si de vestri manaverit fonte consilii, ulla constrastantum derivatione tenuetur. »
8. *Ep.*, VII, 6, 3 : « Conscientia; cujus stercora tamen sub ope Christi quandoque mysticis orationum tuarum rastris eruderabuntur. »

et de la graisse mystique des exhortations »[1]! — Mais le « clou » paraît bien être la comparaison militaire dont est honoré saint Loup, le vénérable évêque de Troyes : « Après les *veilles* fatigantes de la *milice* de Lérins, saint Loup est maintenant vénéré dans l'*armée* spirituelle comme le meilleur *primipile;* bien qu'il ne soit resté que peu de temps au rang des *hastati* et des *antesignani*, il ne méprise ni les *calones*, ni les *lixae*, ni les derniers rangs des *triharii*, ceux qui se tiennent près des *bagages* (*carnis sarcinas*)[2], mais il promène partout l'*étendart* de la croix (*cruris vexillum*) et impose la main sur les *blessures* de la conscience. Il va même jusqu'à relever les *blessés* de l'armée ennemie (entendez les pécheurs) et, trompette avisé (*peritissimus tubicen*), *bat en retraite* vers le Christ[3]. »

* * *

Telles sont les conceptions littéraires de ceux[4] qui, au v^e^ siècle, s'intéressent encore à la culture romaine. Certes, nous avons surtout insisté ici sur les défauts ; il ne faudrait pas en conclure que les œuvres de cette époque sont complètement dénuées de valeur, même esthétique. Toutefois, on a bien le sentiment, presque à chaque page des *Epistolae* ou des *Carmina* de Sidoine, non pas seulement d'une décadence, mais de la fin d'une littérature. Tous ces amateurs de belles-lettres sont devenus incapables d'une grande œuvre : il nous reste de Sidoine des poèmes, dont les plus longs ont 600 vers, et des lettres ; l'œuvre de Lampride est toute semblable. Secundinus, le poète lyonnais, avait composé des épithalames, des récits de chasse, une satire contre les tétrarques burgondes[5]. Les créations qui demandent une méditation prolongée leur sont interdites. Sidoine, prié sur le tard par l'évêque d'Orléans, Prosper, d'écrire l'histoire d'Attila, est obligé de se récuser après un essai laborieux[6]. A la même époque, il refuse en-

1. *Ep.*, VI, 6 : « Restat ut vestra beatitudo conpunctorii salubritate sermonis avidam nostrae ignorantiae pascat esuriem, est enim tibi nimis usui, ut exhortationibus tuis interioris hominis maciem saepenumero mysticus adeps et spiritalis arvina distendat. »

2. L'expression est encore ici, semble-t-il, aggravée d'un jeu de mots sur les péchés de la chair.

3. *Ep.*, VI, 1, 3.

4. Du moins de la plupart des écrivains gallo-romains.

5. *Ep.*, V, 8.

6. *Ep.*, VIII, 15, 2.

core d'entreprendre des commentaires sur l'Écriture[1], auxquels le conviaient quelques évêques, ses collègues : sa jeunesse « précieuse » ne l'avait pas préparé à ces travaux. L'érudition même de ces « beaux esprits », qui, au premier abord, paraît si étendue, est toute en surface. On sait encore beaucoup de choses, mais surtout des anecdotes pittoresques, qui sentent les exercices d'école. Nous sommes loin de la solide culture et de la formation encyclopédique qu'exigeait Cicéron[2]. En philosophie surtout l'ignorance est manifeste. Les lettres de Sidoine sont pleines de noms de philosophes, mais là semble se borner son savoir. Jamais le moindre jugement sur telle ou telle théorie ; il répète à satiété les plaisanteries traditionnelles et antithétiques sur le rire de Démocrite et les pleurs d'Héraclite[3] ; mais rien, dans son œuvre, ne permet de conclure qu'on s'intéresse encore aux idées.

Leur préciosité même n'est, en somme, qu'un sous-produit. Elle n'est que l'exagération de tendances vieilles de plusieurs siècles. Personne n'ignore aujourd'hui combien l'éducation exclusivement oratoire du jeune Romain, s'exerçant à vide quand la liberté de parole fut limitée, puis supprimée par l'Empire, eut tôt fait de creuser un abîme entre la vie et la littérature, entre le fond et la forme, remplaçant l'éloquence par la déclamation[4]. L'habitude des lectures publiques, d'autre part, assurant dès le Iᵉʳ siècle le triomphe de l'asianisme, donna le goût des ornements voyants, des élégances de style[5]. Dès lors, la préciosité est créée avec ses deux caractères essentiels : le mépris de l'idée, le culte de la forme rare. Si alors un romantisme vivifiant avait brisé le vieux formulaire du bien-dire, les lettres latines pouvaient être sauvées de l'afféterie ; mais le dogme de l'imitation était, chez les anciens, trop tyrannique pour permettre une révolution littéraire ; chez un peuple où l'imitation était au passage saluée d'applaudissements comme une sorte de concours organisé avec le modèle, les mêmes formules devaient indéfiniment servir.

Or, il est remarquable que les écrivains le plus volontiers imi-

1. *Ep.*, IX, 2, 1,
2. *Cic. Orator.*, 32, 115-34, 120.
3. *Ep.*, IX, 9, 14 ; *Carm.*, II, 171.
4. Ed. Norden, *Kunstprosa* I³, p. 240 sqq. ; M. Schanz, *Römische Litteraturgeschichte*, II, I², p. 475-478.
5. *Kunstprosa*, p. 131 sqq.

tés par Sidoine sont rangés parmi les plus maniérés de leur temps : Pline le Jeune, dont, à maintes reprises, il se proclame le disciple[1]; Stace[2]; Apulée, le « platonicien de Madaura », à qui il attribue une sûreté de jugement, une autorité foudroyante[3]; Symmaque[4]; Claudien, qui lui a fourni notamment le matériel allégorique des *Panégyriques* et leur composition alambiquée.

La préciosité du Ve siècle n'est donc qu'une imitation[5]; aussi est-elle restée stérile. Si certaines analogies imposent à l'esprit la comparaison avec la préciosité française du XVIIe siècle, que de différences aussi, surtout dans les résultats! Nos précieux ont eu le mérite de créer une langue, de préparer les esprits à goûter une forme de littérature nouvelle; la préciosité du Ve siècle apparaît plutôt comme une sorte d'anémie générale : c'est le dernier faux éclat d'une littérature qui s'éteint.

André LOYEN.

1. *Ep.*, I, 1, 1; IX, 1, 1.
2. *Carm.*, IX, 226.
3. *Ep.*, IX, 13, 3; IV, 3, 1.
4. *Ep.*, I, 1, 1.
5. Peut-être peut-on penser aussi que l'exégèse biblique, qui à partir du IVe siècle surtout passionna les lettrés, contribua à accroître encore la subtilité des esprits et la recherche du style. Qu'on se rappelle seulement toute l'ingéniosité dépensée par saint Augustin dans l'interprétation des premiers versets de la *Genèse* (*Confessions*, liv. XIII). L'allégorie devient à tous familière et elle pousse naturellement l'écrivain à des recherches précieuses. Voici, par exemple, comment saint Augustin développe l'allégorie des *eaux d'amertume* (*Genèse*, I, 9), qui selon lui désignent « le monde », dans son *Enarratio* sur le ps. 64, 6, 9 : « La mer est ici la figure de ce monde avec l'âcreté de ses amertumes, la violence de ses tempêtes où, guidés par leurs convoitises perverses, les hommes sont devenus comme des poissons qui se dévorent les uns les autres... Et quand un grand poisson en a dévoré un plus petit, il est à son tour dévoré par un plus grand que lui. Nous autres, déjà pris au milieu de la mer dans les filets de la foi, réjouissons-nous d'y nager encore à l'intérieur de ces filets; car cette mer est toute soulevée de tempêtes, mais les filets où nous sommes engagés seront tirés sur le rivage, qui marque la limite de la mer, et pour nous la limite de ce siècle-ci. En attendant, vivons de notre mieux à l'intérieur de ces filets, et n'essayons pas de les déchirer pour nous en évader » (traduction de M. P. de Labriolle, dans saint Augustin, *Confessions* (« les Belles-Lettres », 1925), t. II, p. 380). — Or, c'est précisément à l'un des propagateurs les plus zélés de la méthode allégorique, à Origène (voir l'historique de la question dans P. de Labriolle, *Saint Ambroise* (Paris, Bloud, 1908), p. 163-209), que vont les préférences de Sidoine et de ses amis, parmi les écrivains chrétiens, et il semble bien que c'est surtout par son ingéniosité que le théologien d'Alexandrie, dont l'orthodoxie était douteuse, plaisait aux lettrés du Ve siècle (Sidoine, *Ep.*, II, 9, 5).